

Il nous révèle aussi dans toute son amertume la perte irréparable, vu le sens de l'article, de ce magnifique et glorieux capital. «Déchirez la toile du Musée sur laquelle le massacre des infortunés Chiotes, peint par un illustre artiste, nous faisait fondre en larmes. Français, reculez d'horreur devant ces mêmes hellènes, objet autre fois de notre attendrissement ! Ils tuent, ils massacrent d'êtres faibles et sans défense. Ombre de Colocotroni, maudis tes enfants dégénérés». Tout ce que l'indignation a de plus amer dans le cœur d'un ami irrité, trahi, joué, tout cela domine dans cet affligeant article. Celui qui se désole et qui nous accuse c'est un philhellène, un ami de la Grèce.

Nous nous félicitons de la métamorphose du spirituel journal ; mais nous nous plaignons que la transformation ait eu lieu dans le sens susindiqué. Nous espérons répondre au rédacteur de l'article, d'une manière dont la vérité fera tous les frais. On comprend que c'est un ami en colère qui l'a rédigé. Nous souhaitons du fond de l'âme de pouvoir le ramener, lui comme ses illustres compatriotes, à leur état naturel d'intérêt bienveillant envers la nation grecque. Le fanatisme, ou l'artifice, n'entrent pour rien dans nos paroles, l'esprit qui m'anime n'a d'autre moteur, que le désir de réconcilier ceux que la civilisation, la religion, la patrie Européenne destinent presque fatalement à s'entr'aimer et à s'aider.

Des journaux, et parmi eux l'estimable journal des Débats, sur la foi d'un de ses correspondants, a publié dans ses colonnes que des soldats et des chefs grecs ont commis des cruautés atroces en Thessalie, tué des enfants, massacré des hommes sans défense, emmené des femmes en esclavage sur le territoire libre de la Grèce. Ma réfutation à ces assertions ne sera pas en style attique, quoique venant d'Athènes, mais en style laconique. La voici : Rien de pareil n'a eu lieu. Personne d'ailleurs en Grèce n'a vu ni entendu parler de ces êtres emmenés en esclavage parmi nous. Qu'on indique le nom du village, qu'on montre même le rapport officiel des autorités turques ; qu'on dise le nom, la qualité des femmes emmenées en esclavage sur le territoire du royaume grec. Qu'on donne la moindre preuve de ces assertions. Je peux alléguer au contraire et prouver officiellement des faits honorables pour les capitaines grecs et notoires. Je ne ferai mention que des suivants. Près de Jannina, des albanais, inférieurs en force, assiégés par les capitaines Criva et Zerva, furent relâchés avec leurs armes et avec l'échange de paroles amicales. — Autre fait d'une vérité officielle, arrivé à Platanos en Thessalie : Le digne Pappacostas, permit à 150 ottomans, enfermés à Platanos, de s'en aller librement, sur la foi de leur parole, dans leurs foyers en Albanie, à condition de s'abstenir seulement de porter les armes pendant la guerre. Malheureusement ils ne tinrent parole, et dans des villages chrétiens ils commirent peu après bien des atrocités. Je pourrais citer une proclamation fort remarquable d'un capitaine thessalien Hatzi Pétro, et qui peut nous donner la juste mesure de l'esprit conciliateur et de l'humanité du mouvement épirothessalien (voir Allgemeine avril 19 pag. 1739). — En vérité je ne recule pas devant cette objection que les conceptions de l'esprit participent à la sainteté de l'esprit, mais que les sens et la matière instruments de ces conceptions, trahissent la faiblesse et la misère de l'humanité.

Si on voulait vraiment se mettre en état de connaître la vérité, de quel côté la férocité, et la barbarie ont joué leur rôle inhumain, on n'a qu'à l'apprendre de Sir Ward, lord haut commissaire des îles Joniennes, de M. Saunders, respectable, consul anglais, et du digne fils de Sir Robert Peel : ce dernier a été témoin oculaire en Épire des tristes commotions et des odieux résultats, auxquels se laisse entraîner l'âme des osmanlis dans la fureur sauvage de leurs passions haineuses.

Ce que je crains fort, et je m'adresse aux rédacteurs du Journal des Débats et du Charivari pour les mettre sur leurs gardes, c'est que les amis des turcs, pour nous nuire dans l'opinion du monde civilisé, créent des fantômes. On n'ignore pas de quel poids est pour nous l'intérêt bienveillant de la France. Nous paraissions maintenant contrarier la politique anglofrançaise du jour et on agit contre nous sur des cœurs exaspérés.

Me sera-t-il permis d'appeler l'attention des philhellènes français sur le mouvement hellène de cette année mémorable de 1854 ? Je dirai comme Béranger :

De souvenir en souvenir  
j'ai construit mon édifice.

Par des données et par des raisonnements je construirai aussi le mien.

Lors de la délimitation des frontières de l'état grec par la conférence de Londres, des voix prophétiques se firent entendre. D'illustres philhellènes et le gouvernement grec lui-même disaient aux hommes éminents de la Conférence : «Ce que vous faites là n'est pas viable. Vous n'aurez pas d'État grec, ni de pacification permanente entre la Grèce et la Turquie. Placez les limites du nouvel État dans la ligne de l'Olympe, à Metzovo, à Panormo et, du côté de la mer, en Candie et à Samos. Vous ferez ainsi oeuvre d'hommes d'État, de pacificateurs et de libérateurs». Je m'abstiens de sonder les motifs injustes, ou ombrageux, qui firent qu'on renonçât à ces beaux titres les plus en harmonie avec l'honneur et la grandeur des princes chrétiens. Les mois et les années s'écoulaient et la malencontreuse prophétie se déroula dans sa triste vérité.

Le but de cet article est d'éclaircir, autant qu'il m'est possible, bien sommairement, sans doute, les causes qui ont provoqué le mouvement Épire-Thessalien et la part que le Royaume grec a prise dans ce soulèvement. Je suis loin de voiler mes intentions ; elles visent à porter le repentir dans l'âme du philhellène repentant, non pas dans son sens, mais dans le mien.—En faisant mention des limites données par les traités à la Grèce, je mets à découvert la cause fondamentale des continuelles discussions et des querelles entre la Porte ottomane et la Royauté grecque depuis son établissement. Une foule d'Épirotes et de Thessaliens, gardent, la rage au coeur, le souvenir de leur patrie perdue. Leur irritation s'est accrue dernièrement par des intérêts locaux qui donnèrent lieu aux fatales dénominations d'autochthones et d'hétérochthones. Le gouvernement grec lui-même, en suivant les conditions de tout être organisé qui veut vivre et s'améliorer, ne peut pas s'abstenir de considérer l'éventuelle possession des deux provinces limitrophes comme un moyen salutaire pour son existence et son bien-être.

A ces causes de malaise de l'État grec, provenant de l'extérieur et de l'action diplomatique étrangère, j'en pourrais aussi ajouter d'autres de la même source, et qui feraient frémir la conscience de l'Europe : mais l'horizon politique est encore trop surchargé de passions et de préjugés pour que l'exacte vérité puisse rayonner sa clarté bienfaisante, et les victimes lèguent à l'avenir le soin de leur justification. J'aime à répéter avec l'illustre Montesquieu : «Le temps qui consume tout, consume aussi les erreurs». Il effacera l'erreur partagée, même aujourd'hui, par des hommes d'état supérieurs qui méconnaissent dans l'infortuné Jean Capodistrias les qualités d'un bienfaiteur social de la Grèce.

Je recule devant ces souvenirs qui peut-être uniraient maintenant à mon but ; je peindrai d'une manière bien fidèle, j'espère, l'état où se trouvaient l'Épire, la Thessalie et le Royaume grec, lorsque les mouvements des armées russes dans les provinces Danubiennes et sur le Danube, pendant l'automne dernier et le commencement de l'année, émurent et exaltèrent l'esprit des chrétiens de l'Orient.

Est-il besoin de dire que le grec subjugué par l'ottoman est toujours dans le cas de dire à son ennemi comme le Thessalien Achille au prince Troyen : «Non, il n'y aura jamais d'accord entre toi et moi, de même que la fidélité et l'amitié ne regneront jamais entre les bêtes sauvages et les hommes, entre les loups et les agneaux. Tu m'as tué mon ami et je veux me venger». Les grecs peuvent aussi dire au turc : «l'el jour vous avez exterminé mes ancêtres, poignardé les femmes, tué ou enlevé les enfants, vous leur avez appris à maudire la sainte religion du Sauveur, vous avez renversé nos églises». Malheureusement dans la suite des temps, les ottomans, nation peu policée, exclusivement guerrière, n'a rien fait d'efficace pour effacer de l'histoire les sanglantes tragédies. Elle en a même souvent

renouvelé l'hidoux spectacle : « Les turcs sont aujourd'hui, dit un écrivain français, ceux qu'ils étaient au milieu du XV siècle, des Tartares campés en Europe. Rien ne peut les rapprocher du peuple subjugué que rien ne peut rapprocher d'eux. Là, deux loix ennemies se contemplant en rugissant ; elles pourraient se toucher pendant l'éternité sans pouvoir jamais s'aimer ». Que l'honorable John Russel me pardonne si je le cite aussi : « Tant que le fanatisme existera en Turquie, les chrétiens ne doivent y attendre qu'injures, outrages et violences. Race, religion, usages, tout conspire pour empêcher que les turcs gouvernent jamais avec équité la population chrétienne de leur territoire. Je fais grâce au noble Lord d'autres aménités à l'adresse de ses alliés. Il est vrai que pendant l'année 1828 il a publié sa savante brochure sur l'établissement des turcs en Europe. Dieu merci, je n'appartiens pas à la race des vaincus, c'est ma cuirasse, et j'en use ; on n'a donc à craindre que la passion obscurcisse en moi la vue de la vérité pour ne pas avouer les louables efforts du gouvernement ottoman, dans ces derniers temps, afin d'améliorer la condition de ses sujets chrétiens. Personne ne doit révoquer en doute chez le Sultan actuel l'absence de mœurs sanguinaires ; on est heureux d'entendre qu'il a des qualités douces, humaines ; mais je me laisse guider par la haute raison de lord John Russel en disant comme lui. Voici ses propres mots : « Il y a des hommes qui ont rêvé l'apparition d'un Sultan extraordinaire, assisté du secours d'un vèzir également extraordinaire et poussant d'une main vigoureuse ses peuples dans la carrière de la civilisation. Qu'il paraisse ce Sultan, on l'étranglera, et son successeur abrogera ses lois et ses réglemens ». Cette conviction, qui domine dans le coeur du savant anglais, peut-elle languir dans le coeur des hellènes chrétiens ? Pour en prévenir la catastrophe faudra-t-il que les flottes et les armées de l'Angleterre et de la France restent en permanence dans l'empire des Osmanlis ? Le beau profit pour la religieuse Angleterre et la France héroïque !

Aux causes permanentes d'inimitié séculaire entre les deux races, je dois ajouter un accroissement notable de mécontentement parmi les chrétiens, à la suite des exactions fiscales provoquées dernièrement par les embarras financiers de l'empire. Etre considéré comme esclave et comme infidèle, n'avoir presque aucune part aux fonctions civiles, être banni de toute vie politique, et du métier des armes, et n'avoir pas le droit de s'indigner, c'est exiger trop de la passivité de la nature humaine ; c'est vouloir que la malheureuse Grèce soit enfin toute peuplée par les habitans idiots de quelques vallées de la Savoie et de Chamonix. J'adresse mes paroles consciencieuses aux hommes sensés de la France et de l'Angleterre. Pour mieux réussir dans mon but, c'est M. Saunders qui va clore mes faibles renseignements sur l'état de l'Épire et de la Thessalie. Il écrivait le 2 juin 1853 : « La population rurale des districts de la frontière d'Épire et de Thessalie, opprimée par les exactions du fisc et soumise aux actes de violence et d'injustice les plus insupportables, ne peut ressentir que des mouvements de haine et de vengeance contre ses persécuteurs ».

Quel était l'état des âmes des sujets du Roi Othon et du Roi lui-même environ cette époque ? Je serai bien court, de crainte de soulever des questions donnant lieu à d'interminables discussions, et même afin de ne pas tomber dans la pédanterie d'une dissertation. Je dirai donc que l'état grec, quoique si peu peuplé, est plus qu'une nation composée de plusieurs millions d'âmes. Cet état représente un principe, le principe de la liberté, le principe de la légalité européenne ; il porte en lui la responsabilité d'un meilleur ordre de choses dans l'antique Orient, il est appelé à enfanter un monde nouveau. Depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, tous ont la conscience de ce grand idéal, ils s'agitent et ne peuvent à le saisir. Les insurrections, la tendance du roi au pouvoir absolu, la création d'une constitution, l'ambition surannée des savants de reconstruire l'ancien langage, sont des essais tentés à la poursuite du saint idéal. Il ne faut pas être injuste ni envers le gouvernement, ni envers la nation. La société du royaume grec a le droit de n'être pas jugée d'après la date d'hier, de 1821 jusqu'à nos jours, mais d'après la date, pour en marquer une, de 1453. De juges

renouvelé l'hidoux spectacle : « Les turcs sont aujourd'hui, dit un écrivain français, ceux qu'ils étaient au milieu du XV siècle, des Tartares campés en Europe. Rien ne peut les rapprocher du peuple subjugué que rien ne peut rapprocher d'eux. Là, deux loix ennemies se contemplant en rugissant ; elles pourraient se toucher pendant l'éternité sans pouvoir jamais s'aimer ». Que l'honorable John Russel me pardonne si je le cite aussi : « Tant que le fanatisme existera en Turquie, les chrétiens ne doivent y attendre qu'injures, outrages et violences. Race, religion, usages, tout conspire pour empêcher que les turcs gouvernent jamais avec équité la population chrétienne de leur territoire. Je fais grâce au noble Lord d'autres aménités à l'adresse de ses alliés. Il est vrai que pendant l'année 1828 il a publié sa savante brochure sur l'établissement des turcs en Europe. Dieu merci, je n'appartiens pas à la race des vaincus, c'est ma cuirasse, et j'en use ; on n'a donc à craindre que la passion obscurcisse en moi la vue de la vérité pour ne pas avouer les louables efforts du gouvernement ottoman, dans ces derniers temps, afin d'améliorer la condition de ses sujets chrétiens. Personne ne doit révoquer en doute chez le Sultan actuel l'absence de mœurs sanguinaires ; on est heureux d'entendre qu'il a des qualités douces, humaines ; mais je me laisse guider par la haute raison de lord John Russel en disant comme lui. Voici ses propres mots : « Il y a des hommes qui ont rêvé l'apparition d'un Sultan extraordinaire, assisté du secours d'un vèzir également extraordinaire et poussant d'une main vigoureuse ses peuples dans la carrière de la civilisation. Qu'il paraisse ce Sultan, on l'étranglera, et son successeur abrogera ses lois et ses réglemens ». Cette conviction, qui domine dans le coeur du savant anglais, peut-elle languir dans le coeur des hellènes chrétiens ? Pour en prévenir la catastrophe faudra-t-il que les flottes et les armées de l'Angleterre et de la France restent en permanence dans l'empire des Osmanlis ? Le beau profit pour la religieuse Angleterre et la France héroïque !

Aux causes permanentes d'inimitié séculaire entre les deux races, je dois ajouter un accroissement notable de mécontentement parmi les chrétiens, à la suite des exactions fiscales provoquées dernièrement par les embarras financiers de l'empire. Être considéré comme esclave et comme infidèle, n'avoir presque aucune part aux fonctions civiles, être banni de toute vie politique, et du métier des armes, et n'avoir pas le droit de s'indigner, c'est exiger trop de la passivité de la nature humaine ; c'est vouloir que la malheureuse Grèce soit enfin toute peuplée par les habitans idiots de quelques vallées de la Savoie et de Chamonix. J'adresse mes paroles consciencieuses aux hommes sensés de la France et de l'Angleterre. Pour mieux réussir dans mon but, c'est M. Saunders qui va clore mes faibles renseignements sur l'état de l'Épire et de la Thessalie. Il écrivait le 2 juin 1853 : « La population rurale des districts de la frontière d'Épire et de Thessalie, opprimée par les exactions du fisc et soumise aux actes de violence et d'injustice les plus insupportables, ne peut ressentir que des mouvements de haine et de vengeance contre ses persécuteurs ».

Quel était l'état des âmes des sujets du Roi Othon et du Roi lui-même environ cette époque ? Je serai bien court, de crainte de soulever des questions donnant lieu à d'interminables discussions, et même afin de ne pas tomber dans la pédanterie d'une dissertation. Je dirai donc que l'état grec, quoique si peu peuplé, est plus qu'une nation composée de plusieurs millions d'âmes. Cet état représente un principe, le principe de la liberté, le principe de la légalité européenne ; il porte en lui la responsabilité d'un meilleur ordre de choses dans l'antique Orient, il est appelé à enfanter un monde nouveau. Depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, tous ont la conscience de ce grand idéal, ils s'agitent et ne peuvent à le saisir. Les insurrections, la tendance du roi au pouvoir absolu, la création d'une constitution, l'ambition surannée des savants de reconstruire l'ancien langage, sont des essais tentés à la poursuite du saint idéal. Il ne faut pas être injuste ni envers le gouvernement, ni envers la nation. La société du royaume grec a le droit de n'être pas jugée d'après la date d'hier, de 1821 jusqu'à nos jours, mais d'après la date, pour en marquer une, de 1453. De juges

égyptiennes, à l'envahissement de l'Épire et de la Thessalie ! Quoi ! Des officiers de la couronne royale d'Angleterre, de la couronne impériale de France placés dans les bandes des soldats du despotisme ! On a entendu des menaces, on a constaté les hostilités inqualifiables envers le gouvernement grec, qui cependant agissait dans l'innocence de son droit. Si j'avais envie de faire parler la justice et la vérité, des têtes superbes fléchiraient à leur voix comme la tête des criminels aux reproches d'un juge irréprochable ; mais non, que la prudence et l'intérêt lui-même de la Grèce détournent de mon esprit toute parole irritante. Celui qui dit la vérité, dévore la tête de ses enfants. C'est l'histoire d'un ancien vizir. Il faisait, dit-on, de bien sages remontrances à son illustre souverain. Un jour le maître indigné lui servit à table les têtes de ses enfants ; il en avait deux. Après le repas fatal on avait beau dire au vizir, donne de bons conseils, parle vérité à ton maître. Celui, répondit le pensif vizir, celui qui dit la vérité, dévore la tête de ses enfants<sup>1</sup>. Comptons comme non dit ce que je viens de dire, c'est bien sage, vu l'état de choses actuel. Je ne dois point d'ailleurs oublier que c'est au phithellène du Charivari que je m'adresse, à un ami irrité, et qu'en débutant de la sorte je l'aigrirais davantage. Les contraires ne se guérissent que par les contraires. C'est l'eau des fontaines qui tempère la flamme incendiaire. Le grand Napoléon disait : « Versez de l'huile et non pas du vinaigre dans les passions des hommes ». Vérité arrachée à un cœur passionné et à une intelligence supérieure.

Mon article a été motivé par les nouvelles fausses, chimériques, auxquelles ont donné place dans leurs colonnes les Débats et le Charivari. Ces nouvelles, offensant ce qu'il y a de plus tendre et de plus universel chez des nations policées, la pitié, allaient nous aliéner beaucoup de cœurs dans toute l'Europe et chez les hommes libres de l'Amérique. J'y ai répondu en vue de la vérité, et dans l'intérêt d'un peuple calomnié. Puis je nier qu'il n'y ait eu aussi quelque excès blâmable dans le soulèvement en question ; Sans doute, non. Les excès mêmes des turcs ne justifient pas les Hellènes d'en faire. Mais la condition des temps, un événement révolutionnaire atténuent après tout, la portée des faits partiels condamnables. La sainteté de la cause, la grandeur du but restent dans leur pureté immaculée. — Les grecs du continent, aidés aussi par leurs frères libres du royaume grec, saisissent les armes, veulent tenter une révolution, chasser l'ennemi séculaire. L'occasion en est favorable ; la Russie retient les armées ottomanes sur le Danube. La France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse constatent le droit des Hellènes à la jouissance des fonctions civiles, politiques et militaires. Un journal anglais, au commencement de l'année, a bien prouvé avec la sagesse qui distingue le génie politique de sa nation, que le Sultan n'a pas du droit divin sur les races chrétiennes de ses sujets. Le cœur bat, l'imagination s'enflamme, on dégaine des épées dévouées à la liberté. Puis-je nier que dans le soulèvement qui vient d'avoir lieu, des actes blâmables ne furent exercés même par des grecs ? Non, assurément. Le mal cependant reste pour le compte de ses auteurs. La pensée généreuse, l'esprit de la liberté n'en souffrent pas ; blâme ou condamnation ne peuvent pas les atteindre. Danton, Marat, Robespierre ont ils ôté à la révolution française le titre de glorieuse ? La déclaration des droits de l'homme et du citoyen, ce monument indestructible des vos pères, Monsieur du Charivari, peut-elle s'effacer par le sang versé dans des jours néfastes sur toute la France, par le crime qui porta à l'échafaud deux faibles êtres vaincus, le Roi et la Reine ? Imitons la nature, exterminons en masse, disait Fouché, et dans sa brutalité sanguinaire, il imitait les fléaux destructeurs de l'humanité, la peste et le coléra. Mais qui se ressouvient maintenant de Fouché ? On se ressouvient au contraire des bienfaits apportés au monde par la révolution française, pour en citer un, de l'égalité des hommes devant la loi, complément terrestre du principe divin de l'égalité des âmes devant Dieu prêché et établi par le christianisme. La morale et la politique ont fait bien leur profit de la doctrine proclamée par

(a) Je tiens ce récit de M. Kontakis, le doyen d'âge des députés de la nation, qui aussi lui, l'a entendu dire, à un vieux pacha du Péloponèse. Les vieillards qui, à raison de leur âge, ont vu le soleil, les premiers, en savent plus que les jeunes gens.

la déclaration que l'ignorance, l'oubli et le mépris des droits naturels et politiques sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements.

Est-ce aux Russes plutôt qu'aux Français et aux Anglais que devait plaire le soulèvement révolutionnaire de l'Épire et de la Thessalie ? J'ai feuilleté plusieurs ouvrages d'écrivains russes, je n'y ai rien trouvé de semblable à ce qui suit,

Anglicae vos o presentia numina gentis  
Libertas atque alma Themis

Vivantes divinités de la nation anglaise, liberté et justice !

Quel est l'homme inspiré qui vient d'honorer par cet hymne les divinités de l'Angleterre ? C'est un homme d'état, Lord Chatam. Mais les enfants du fameux ministre qui descendent en ligne droite de lui, soit par le talent, soit par l'éloquence, soit par la splendeur des maisons, soit par l'ascendant sur leurs compatriotes, Lord Palmerston et John Russell, meurtrissent aujourd'hui par des coups inespérés les poitrines libres des insurgés grecs, qu'il fallait plutôt embrasser pour prouver d'une manière incontestable leur parenté avec leur grand devancier. Ils nous font souvenir du couteau à écorcher des sauvages Indiens, avec le quels ils s'allièrent pour frapper leurs frères d'Amérique ; mais les bénédictions du ciel s'accumulèrent sur les Américains, et ils sont libres et puissants. Dieu, toujours le même, toujours existant, indigné de voir des gouvernements civilisés s'allier contre nous avec nos éternels oppresseurs. Puisse Dieu tout puissant, nous accorder les mêmes bénédictions qu'aux Américains, malgré nos revers actuels et nos actes blâmables !

Si Villemain, Guizot, Cousin étaient ministres, comme aux anciens jours, politique désastreuse n'aurait prevalu. La vie d'une nation est en jeu, ses jours ne seront jamais indifférents au genre humain.

Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce.

Ce chant des Osmanlis sur les ruines de Psara, qui l'eût dit, que ce serait un jour le refrain des princes chrétiens ! Vous, vous indignez de quelques peccadilles de la Grèce ; mais exiger la moisson à l'instant même des semailles, c'est inoui. Aimez, au lieu de hair, au lieu de vous effaroucher, soyez magnanimes.

Le malheur des convenances qui imposèrent à l'Angleterre et à la France leur politique hostile aux hellènes, habitués à respecter ces deux peuples comme des bienfaiteurs, ce sera l'objet des premières lignes qui vont suivre. Car enfin on peut bien le deviner, mes paroles ne sortent pas sans douleur de mon âme, et je vais aller à la recherche de circonstances atténuantes. Puisse - je en faire une riche moisson !

G.T.

## 6. DAVID D'ANGERS \*.

(1856)

En lisant dernièrement un ouvrage d'un auteur vivant qui honore les Etats unis d'Amérique, je fus frappé d'une image aussi neuve que gracieuse. « Si, dit - il, les étoiles ne paraissent qu'à de rares intervalles dans le firmament, quelle admiration ne provoquerait pas chez les mortels le spectacle de la cité divine un moment entrevue, quel soin d'en léguer d'une gé-

\* Πρωτοδημοσιεύτηκε στη γαλλόφωνη αθηναϊκή εφημερίδα «Le Moniteur Grec», Αθήνες, no 13, Mardi 27 Février 1856, pp. 51-52, με τὸ ἀκόλουθο εἰσαγωγικὸ σημείωμα :

« M.G. Terzelli vient de nous communiquer l'article suivant sur David d'Angers; nous lui donnons place dans nos colonnes comme ayant trait aux derniers jours que cet homme célèbre a passés en Grèce. Nous le publions textuellement tel qu'il nous a été remis. », βλ. καὶ τὴν ἀνακοίνωσή μας « Εργογραφικά Γ. Τερτσέτη », « Επτανησιακά Φύλλα », τόμος Β', ἀριθ. φύλλ. 1 (1952), σ. 12. Ἐπίσης βλ. μετάφραση στὰ ἑλληνικά τοῦ πολύτιμου αὐτοῦ ἄρθρου τοῦ Γ. Τερτσέτη στὴν ἐργασία μας « Γεωργίου Τερτσέτη. Λόγοι καὶ Δοκίμια », « Διεθνὴ Βιβλία », Ἀθήνα 1969, σσ. 68-77.

nération à l'autre le merveilleux souvenir » Il me semble qu'on peut bien appliquer cela aux hommes marquants nés dans des climats étrangers, qui ont tour à tour signalé leur passage dans la terre hellénique. Ainsi pour en indiquer quelques uns, peut-être les plus éminents, je citerai Anacharsis, St Paul, Cicéron, Virgile, Byron, Guilford, Châteaubriand, Ot. Müller et David d'Angers. Les hommes animés d'un tendre intérêt pour la Grèce ne me blâmeront pas, j'espère, si dans cette lignée glorieuse, je place aussi ceux qui ont conçu la pensée de venir en Grèce, mais qui par des motifs indépendants de leur volonté n'ont pu donner suite à leur projet. Parmi ceux-ci je nommerai Milton, Napoléon Bonaparte, Paul L. Courier, Fox, l'illustre orateur<sup>1</sup>. Est-il possible que cette aspiration de grandes âmes envers la Grèce ne lui apporte enfin du bonheur ? Le plus récent parmi les plus renommés visiteurs de la Grèce est sans contredit le statuaire David d'Angers, mort dernièrement à Paris. J'ai eu le bonheur de me trouver parmi la foule des Parisiens et des étrangers qui virent un beau jour dans les allées des Tuilleries briller la belle statue du guerrier citoyen Philopomen. Le fameux sculpteur venant en Grèce, mon premier empressement a été d'avoir l'honneur de l'approcher; je fus bien accueilli par lui, et pendant son séjour à Céphisia, j'allais le voir d'ordinaire une fois par semaine, et recueillir de près les paroles d'un homme de génie. Avant tout, je me hâte de dire ici, qu'il s'ennuyait beaucoup en Grèce, mais non pas à cause de la Grèce, eût-il été dans l'empire céleste que l'atra cura d'Horace l'aurait poursuivi tout de même. Il me serait mal de raisonner sur les causes qui le rendaient triste, après tout c'est une assertion qui n'est pas la mienne; moi, à vrai dire, je ne sais rien de certain; car lui, dans nos colloques, il ne me parlait presque d'autre chose que de la Grèce, du peuple actuel, de ses savants, de son climat, et des grands hommes de l'antiquité. On se ferait une idée trop inexacte de David si on le prenait seulement comme un artiste, même comme un artiste savant, il était plus que cela, on aurait cru entendre un professeur parmi les plus éminents de la Sorbonne, ou du collège de France, lorsqu'il causait soit sur la mission ou la philosophie des arts, soit sur les destinées grecques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le charme, la sagesse de sa parole trouveront leur explication toute naturelle dans ses grandes facultés intellectuelles, dans sa vie tourmentée et laborieuse, dans ses lectures, et dans la tendre amitié, qui le liait aux savants les plus renommés à la France. Leur société lui avait profité beaucoup. A Céphisia, il se plaisait (j'en ai un vif souvenir) de me faire le récit de ses jours de dimanche passés avec Béranger, P. L. Courier, Fauriel, Cousin, Delavigne, dans les délicieux environs de Paris, aux Près et ailleurs, en causant avec eux d'arts, de belles-lettres, et de philosophie. J'ai eu le malheur de n'avoir pas pris note de tout ce qu'il m'a dit sur différents sujets; mais ce qu'il me disait sur la Grèce est resté profondément gravé dans mon esprit, et je veux en faire part à mes lecteurs. J'en aurai, j'espère, s'ils veulent bien ne pas trop s'arrêter à l'imperfection de mon langage, et s'en tenir seulement à la pensée du noble statuaire. J'aurais été sans doute moins exact, si j'eusse voulu rendre cette pensée dans ma langue maternelle. Puissent, les considérations de M. David sur la Grèce renaissante de ses cendres, agréer à ceux qui, par leurs fonctions, ou par goût, étrangers, ou indigènes, s'occupent de la destinée, du bien-être de ce pays.

J'invoque le témoignage de toute personne qui a eu le rare avantage de prendre part à la conversation d'un homme de génie. Notre attention trop tendue à sa parole, la précipitation, pour ainsi dire, la nouveauté, la sublimité des idées de l'interlocuteur engendrent en nous, dans notre esprit, quelque chose de décousu; on est sous le charme, on admire, on ne pourrait rendre un compte détaillé de tout ce qu'on a entendu, on évite même de le coucher par écrit, de crainte, ou de ne pas tout dire, ou de trahir, de méconnaître sa pensée. Voilà précisément ce qui m'arrivait toutes les fois que j'allais à Céphisia. Cependant afin de mettre autant qu'il m'est possible, mon lecteur à son aise, et lui

(1) Voyer la «Revue des deux mondes», décembre 1855.

faire comprendre ce que M. David me disait a propos de la Grèce, je hasarderai d'exposer ici l'idée que je me suis formée de son esprit, de sa trempe, pour ainsi dire, intellectuelle. Il était un véritable Pygmalion, il aurait animé le marbre froid de Galatée. Les joues de la belle Nymphe auraient pris l'incarnat des roses par l'ardeur de ses embrassements. Lui eussiez-vous donné de vastes solitudes, une planète à l'état de chaos, à l'état improductif, qu'il les aurait peuplées, animées du souffle de sa vie. J'avance volontiers cette hypothèse, que dans son âme, dans ce corps trapu s'étaient donné rendez-vous, soit par le sang, soit par l'instruction, l'esprit, le génie des générations qui peuplèrent par intervalle soit le monde ou le sol français. Il y avait en lui le Romain, l'Athénien, le barbare, et par dessus tout, quoi ? l'âme d'un chrétien, mais dans le sens des premiers chrétiens, dans le sens de St. Paul qui prêchait à l'Univers son fameux *κτίσις*, (création nouvelle), véritable instrument des merveilles qui suivirent le monde Gréco-Romain. David détestait, haïssait les choses vieilles, les êtres à l'état de fossile, qui ne pouvaient plus répondre désormais à l'appel de la vie ; mais voyait-il la lueur du jour, l'heure viable, les joies ou les pleurs de la naissance ? il s'enflammait d'espérance et d'amour, et sa devise aurait été sans exagération :

Vénus toute entière à sa proie attachée.

Il était aussi démocrate, dans le sens que je viens d'indiquer, emporté par la fougue de ses principes. Après ces données sur David, on comprendra, on honorera ses idées sur la Grèce, qui étaient en lui plutôt le fruit des intuitions du génie, que de l'expérience journalière.

J'ai recueilli dans ma mémoire beaucoup de ses réflexions, en voici quelques unes. « Quel pays que la Grèce, m'a-t-il dit une fois, sol fécond, site délicieux, climat heureux, le génie du lieu y enfanta toujours de beaux corps, et de belles âmes. J'ai fait quelque apprentissage dans l'étude des physionomies, j'en ai vu de charmantes dans votre pays, de classiques, ai déchiffré çà et là des Socrate, des Léonidas, des Aspasia. Toutefois ne nous trompons pas, les avantages du lieu, les qualités de l'esprit déperissent, s'anéantissent sans les avantages moraux, sans la liberté politique. Votre Hérodote a dit assez bien que la gloire des Athéniens datait depuis qu'ils chasserent les Pisistratides. Vos braves gens de 1821 ont bien vu cela sans avoir peut-être lu Hérodote : ils ont couru aux armes : les revers, l'inimitié des cours, au commencement, ne les a pas découragés, abattus à Ipsara, Chio, Missolonghi, ils n'ont pas mis bas les armes, ils ont été des vaincus-vainqueurs, le peuple a égalé les dieux de ses ancêtres : blessés ils ne pouvaient guère mourir. Votre révolution, quoiqu'on en dise, avait de l'a propos, l'Europe venait de sortir d'une guerre faite au nom des libertés nationales, le vent était à la liberté ; on la chérissait d'autant plus qu'on voulait l'éteindre par la Sainte Alliance. La Grèce n'a pas répondu après dans la paix à l'attente du monde, comme des juges sévères se plaisent à le répéter. En vérité les nations policées de l'Occident sont bien exigeantes ; elles ont bien le droit aujourd'hui de jeter leur pierre contre cette pauvre Grèce, sortant de l'esclavage de la férocité romaine, de la barbarie féodale, du despotisme des superstitions Byzantines, et de la Tyrannie Turque. Les publicistes orgueilleux n'ont qu'à remonter tant soit peu le fleuve du temps, dans l'histoire de leur patrie, ils y trouveront la Saint-Barthélemi, les processions fanatiques sur le tombeau de Thomas Becket, et l'égoïsme des particuliers dominant dans toute l'Europe sur toute considération du bien général. Je n'ai pas de sonde morale pour mesurer ce qu'il a fallu d'énergie de caractère, d'intelligence, d'Hellénisme à ce peuple pour résister à la tempête, surnager, et n'être pas englouti par les flots de ses conquérants. Ne nous faisons pas d'illusion cependant sur l'état actuel de votre pays, la sécurité publique et la prospérité nationale ne sont pas à l'ordre du jour. Mais la faute en est autant à nous, qu'à vous. Les rivalités ombrageuses de l'Occident et du Nord se sont rendues ici comme en champ clos, le jeune âge de votre Roi, l'inexpérience de la nation, placée depuis si longtemps en dehors de la vie publique, ne pouvaient guère opposer de contre-poids. Malheureusement la

diplomatie agissait chez vous comme elle avait autrefois agi en Suède après Charles XII, et en Pologne. Les factions ont envahi l'état naissant, et le prix que remportait leur animosité était la calamité publique. Il y a eu des naufrages dans une cuillerée d'eau. Ce que d'ailleurs je blâme en vous, et ce qui, à mon avis, est la source de toutes vos souffrances, c'est que vous ne vous rendez pas compte de ce que vous êtes. Vous êtes le commencement, dans les commencements d'une nation : âge heureux ! Le temps, et la mort, et l'épée des Ottomans ont simplifié bien des problèmes chez vous. Vous vous abdiquez vous-mêmes. Vous voulez imiter la France, et l'Angleterre, mes enfants, vous n'êtes pas à leur taille. Des mœurs, des idées, qui sont en désaccord avec votre état social, vous séduisent trop, vous prêtez trop l'oreille à des flûtes étrangères.—Si la rage d'imiter vous prend, comme ailleurs, imitez du moins ce qu'on peut imiter sans danger, avec profit même. Imitez la Suisse, pays laborieux, frugal : imitez votre Thésée, qui purgeait l'Attique et la Grèce des brigands, qui plantait des oliviers, qui sermonait les villages. Les nations, aussi bien que les particuliers, ne développent de grands moyens, qu'autant qu'ils dérivent de leur caractère propre.

J'aimerais bien rester toute ma vie ici, en y travaillant : mais mon art exige le concours de tant d'arts secondaires, le concours de tant d'autres mains qu'il me serait impossible de venir à bout.—Quel plaisir j'ai eu dernièrement en saisissant la figure de Démosthènes parmi d'autres têtes mutilées, dans le jardin du Roi, j'en ai fait avertir le Roi ! et l'on m'a dit qu'il a ordonné qu'on en prit tous les soins possibles.—Envoyez-moi votre Pausanias, on a oublié de placer le mien dans ma malle, quoique je l'eusse bien recommandé. Dites aussi à votre capitaine Demozelios de venir : son nom, m'avez-vous dit, est dans les chants de Fauriel, comme ayant tué l'autre brave de l'Albanie Veligega. Sa figure me plaît, je verrai si je puis en faire quelque chose.

Une autre fois, il m'a dit ce qui suit.—«Quelques uns de vos savants, de vos hommes d'Etat me font l'effet de corbeaux empaillés, grande sévérité dans les traits, moins que rien en dedans, de la paille, si vous voulez». Je me suis tant soit peu récrié de son jugement en riant : nous sommes novices, lui ai-je dit, nous venons de naître, comment pourrions nous avoir des hommes d'Etat parfaits, des savants consommés ? «J'y consens, m'a-t-il dit ; mais vous agissez à rebours de votre jeunesse, au lieu de monter, vous ne rêvez, plusieurs du moins parmi vous, que la restauration du passé, la restauration Byzantine, la restauration de la langue d'Hésiode, et d'Agamemnon. C'est le printemps qui rêve les frimats de l'hiver. Pour reconstruire le passé, pour le faire rester debout, il faudrait le faire dans toutes ses conditions d'alors. Pourrait-on en venir à bout ? il ne faudrait ni le désirer, ni le faire. La poésie de Dieu a bien marché. Prenez garde, en plaçant devant votre peuple un idéal faux, monstrueux, vous ne l'instruisez pas, vous le laissez dans le vide, dans le faux, dans les crimes. Le brigandage régnera dans vos provinces, et la folie dans vos conseils. Cependant j'ai foi que cela n'arrivera pas. Je vous parle, peut-être en homme un peu colère, j'ai mes raisons à moi, laissons de côté cela. Nous sommes à Géphisia vis-à-vis les carrières de marbre du Pentélique. Phidias a vu dans ces carrières des Dieux, et des Héros captifs, il a su les délivrer, et les présenter à l'admiration de l'Univers, vous agirez de même sur l'intelligence si nette, si radieuse de votre nation. Amolissez le marbre primitif, vouez-vous au culte des sciences et des arts, chérissez le présent, comme point de départ pour l'avenir ; ayez une bonne administration intérieure, des écoles, des hommes religieux, qui prêchent la parole de Dieu, et vous parviendrez plutôt à la préminence dans l'Orient, et à prendre une place honorable parmi vos frères de l'Europe, que ne le feront des protecteurs étrangers, ou les rêves du passé. Les divinités nouvelles paraîtront dans tout leur éclat, comme les statues de Phidias, la liberté, et la grandeur nationale.

Je dirais bien d'autres choses que le digne artiste s'est plu à me communiquer ; mais de peur d'y mêler quelque chose qui ne soit pas de lui, je m'abstiens.

Maintenant je viens à une accusation, qu'on nous fait, et que des journaux même ont

récemment répétée, que la jeune fille, oeuvre de l'artiste, qui devait orner le tombeau du Marc Botzaris sert de cible aux fusils hellènes. C'est une assertion bien inexacte, bien injuste; voici le fait dans son exactitude. Pendant les factions qui agitèrent la Grèce, des soldats qui croyaient leur capitaine plus vaillant que Marc Botzaris, par envie bien vilaine passion sans doute, par rage, si l'on veut, endommagèrent le nez de la jeune fille. Or qu'il me soit permis ici, en comparant les petites choses aux grandes, de rappeler qu'en 1815 dans l'enivrement des passions politiques, a eu lieu en France, à Paris, quelque chose de pareil, de plus outré même sur la statue du grand empereur, placée sur la colonne de la place Vendôme. Le statuaire s'est-il avisé de s'indigner contre les hommes colères de cette époque qui renversèrent la statue de la colonne, comme ayant voulu précisément insulter son oeuvre d'artiste ?<sup>1</sup> C'est dans un autre ordre d'idées, d'événements passagers, qu'il faut trouver l'explication d'un fait si analogue à celui des féroces palicares de l'Épire. David ne jugeait pas autrement au sujet de son ouvrage mutilé.

Dans les années suivantes, sous la royauté de Louis Philippe, j'ai vu la statue de l'Empereur debout sur la sommité de la colonne inspirer le respect et l'admiration. Ceux qui iront maintenant, la verront de même avec quelque chose de plus, ils verront la statue vivante du grand empereur dans son illustre neveu, empereur lui aussi. Puisse-t-il être heureux, c'est le voeu bien ardent de l'humble écrivain de cet article. Tout est compris dans le mot heureux. Qu'il me soit permis toutefois de placer mon souhait sous le patronnage des mots suivants de l'historien d'Alexandre le Macédonien... «Tout cela est inutile au bonheur de l'homme; fit-il les plus grandes actions, sans la sagesse il ne peut être heureux.

Que les lecteurs de mon article sachent avec certitude que la jeune fille qui épèle le nom de Marc Botzaris est placée, sur l'endroit où reposent les cendres du guerrier Hellén, qui sont l'objet du culte national, comme l'est aussi l'oeuvre de l'artiste français. La Reine Amélie, avec le bon goût qui la distingue, a envoyé dans le temps des arbustes et des fleurs, pour en faire une enceinte au tombeau et à l'oeuvre de l'artiste aussi bien qu'à l'hôpital qui est tout près de là. Le sculpteur à son passage par Missolongi en rentrant en France a été l'objet des soins empressés de la municipalité, et du peuple, et de leurs remerciements, pour avoir bien voulu honorer leur ville de sa présence.

Ce que j'ai envie de dire à présent, en terminant mon article, me donne bien de la peine, car si je parle on peut me taxer de flatterie, si je me tais, c'est frauder d'une louange méritée l'actuel ministre de France en Grèce. Comment prévenir d'avance la première accusation? Qu'on veuille bien me le permettre, forcé comme je suis dans le cas de légitime défense, d'alléguer ce qui suit. Considérant comme le plus grand bonheur de ma vie d'avoir fait la connaissance de David, je ne tiens pas pour un grand malheur d'être complètement inconnu à M. l'Ambassadeur, et si l'horoscope de mon avenir garde exactement la mesure du présent. Maintenant à mon aise, je dirai à la louange de Mr le ministre, qu'une personne dont la véracité est hors de toute contestation, lui a entendu dire à son retour de Lamia, qu'il a été tellement captivé des prévenances, du bon accueil du peuple, de sa sensibilité, qu'il a senti germer dans son sein comme le désir d'être le père de ce peuple. Sait-on le nom de Mr le ministre? même nom, même orthographe de nom, que celui de l'auteur du prophétique ouvrage l'an 2.000 et tant, publié dans le déclin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce touriste de l'avenir dans son ère mémorable, «date, qu'on peut rabattre,» a vu bien des merveilles à Athènes, il a vu debout les statues de la liberté, et en âme véritablement française il les a embrassées. Son excellence est donc comme engagée à concourir au succès prophétique de son spirituel homonyme, peut-être son parent. Il pourra bien y contribuer en donnant à sa cour, et par sa cour à l'Europe, les notions les plus exactes, et les plus bienveillantes sur le peuple grec, tel qu'il a su le voir, et le juger un esprit aussi distingué que celui du

---

1. Si le fait dont je parle n'est pas d'une certitude historique car je ne le sais que par ouï dire), je citerai les statues renversées de Demetrius de Phalère. Personne n'avancerait qu'on visait à faire du tort aux artistes.

statuaire David, et tel que le sien, j'ajouterai sans flatterie, vu le beau titre de paternité auquel il aspire. Un homme de bien voudra toujours des enfants à son image. — Ainsi soit-il.

J'avais déjà fait, corrigé de mon mieux mon article en véritable élève de classe qui s'exerce avec bien de la peine à écrire son thème grec ou latin, quand Mr A. Tricoupi, frère de l'historien, me fit présent d'une anecdote, que je suis heureux de consigner ici, car elle peint si bien l'âme d'artiste, l'esprit supérieur de David ! (qu'il me soit permis aussi d'ajouter, l'urbanité française). Dans la visite, que David fit au cimetière de Missolonghi, les personnes du pays lui exprimaient leur peine de lui montrer son ouvrage mutilé de la sorte. Non, dit-il, mes amis, rejoignons-nous plutôt, car il a conquis sa place parmi les pièces de l'antiquité, c'est déjà de l'antique.

Athènes le 5 février 1856.

G. TERZETTIS

7. A PROPOS DU DISCOURS DE Mr LE  
DUC DE BROGLIE \*  
(1856)

Le noble Duc de Broglie dans son discours à l'Académie française a poussé la modestie si loin et en a tant abusé, qu'il fait naître le désir de lui faire de l'opposition. Homme de bon goût autant que modeste, qu'il ne s'en fâche pas, car cette opposition lui vient d'Athènes, contrée familière à son génie. C'est un petit écrit de deux feuilles et demie, publié à Athènes l'an de grâce 1833, qui va lui faire une opposition redoutable. Ni le Duc de Broglie, ni Mr Nisard n'ont eu, à ce qu'il paraît, la moindre connaissance du petit écrit hellène. C'est bien ; l'opposition inattendue n'en aura que plus de succès. En matière. — Le nouvel Académicien a osé dire, par trop de précipitation sans doute, adoucissons un peu la phrase, qu'il n'a rien écrit, dont on se souvienne ; on s'en souvient cependant si bien, sa parole fait si bien le tour du monde, laisse partout des souvenirs si profonds, qu'en 1834 trois pages et demie dictées par lui eurent la rare vertu de sauver de la peine capitale deux innocents, deux citoyens illustres de la Grèce moderne. Pièces en main, feuilletons l'imprimé Athénien. Voilà ce qu'on lit à la page 16. «C'est bien vrai, nous avons opiné pour l'acquiescement des deux accusés de haute trahison, mais ce n'est ni Mr Clonarès, ni Mr Alexandre Mavrocordato, qui déterminèrent notre volonté, comme on s'est plu à le publier ; mais bien une grande lumière de la science du droit, le Duc de Broglie (8).» (Le numero 8 renvoie à la page 65, où on lit : «Note communiquée par le Duc de Broglie. Preuves judiciaires par Bentham. Tome I.»).

A la page 22 on lit aussi ce qui suit :

Que le noble Duc de Broglie veuille bien être content de nous, qu'il bénisse les occupations de sa studieuse jeunesse, qu'il apprenne enfin, qu'en nous fondant sur ses principes du droit pénal, sur la valeur des preuves exposée par lui même à la suite des preuves judiciaires par Bentham, nous nous sommes abstenus, nous avons repoussé de toutes nos forces de signer la condamnation à mort de Colocotroni, et Plapouta, et nous avons lieu de croire, que notre fermeté n'a pas été tout à fait indifférente à sauver d'une peine injuste et irréparable les deux Capitaines. Que le noble Duc s'en réjouisse, son bon cœur ne nous fera pas défaut, nous n'avons pas été aussi infortunés que lui. Autres temps ! Autre ordre de crime imputé ! Le Duc de Broglie fut aussi lui, juge dans le procès d'un des plus illustres Généraux de sa nation, et il prononça son acquiescement, mais ce fut en vain. La France pleura le brave de ses braves, fusillé à la hâte entre jour et nuit dans une allée du Luxembourg. La Pro-

\* Πρωτοδημοσιεύτηκε από τον Γεώργιο Τερτσέτη στο γαλλόφωνο αθηναϊκό περιοδικό της Αθήνας «Le Spectateur de l'Orient», liv. 68. 10/22 Juin 1856, pp. 215-229.

vidence nous a été plus favorable qu'au juge de 1815. Nos Capitaines vivent, rejouissez-vous ô Hellènes, ils vivent, enfermés. il est vrai, dans les forteresses, que dix ans auparavant ils conquièrent sur l'ennemi, mais ils vivent ; nos yeux n'ont pas vu couler leur sang innocent, comme ils ont vu avant-hier exécuter l'assassin Mitromargaritis.

Que signifie tout cela ? Mes citations ont l'air d'une énigme pour tout individu non familiarisé avec les annales contemporaines de la Grèce. Je vais en donner le mot. Après maintes vicissitudes, la nation eut enfin toucher le rivage désiré, l'élection du Roi Othon eut lieu, la Régence Bavaroise vint à Nauplie, mais le gros temps ne devait pas cesser de sitôt. On peut douter qu'en feuilletant l'histoire ancienne et l'histoire moderne on trouverait quelque chose de ressemblant à l'état de la Grèce en 1833, avec ses savants instituteurs, les membres de la Régence. On en jugera par le tableau que je vais essayer d'esquisser. D'autres ont dit qu'en révolution le bien et le mal, enfouis dans les profondeurs de la vie nationale, montent à la surface. Le pays dont nous parlons ne devait pas faire exception à la règle. La révolution hellénique faite au nom de St Chrysostome, et de St Basile, de Socrate, et de Miltiade, devait rencontrer dans la lutte, orage ou bon temps, les adversaires de ces hommes illustres, c'est à dire des individus hostiles à la droiture de l'Évangile, ou qui devaient forcer des innocents à avaler la ciguë. Qu' on me prête attention, je parlerai vrai. La barbarie ottomane avait atteint, défiguré même les traits de l'âme hellénique sans pouvoir en détruire la grâce, ni la beauté natives. Les Grecs, sans en excepter les plus distingués, étaient en état de convalescence. La révolution grecque signalée, glorifiée par de grandes vertus, des actions héroïques, eut aussi ses jours néfastes, elle eut ses guerres civiles, qui aboutirent, comme de raison, au malheur public, à de tristes catastrophes. La Régence vint régler l'état en désordre ; on serait injuste de lui contester le bien qu'elle a fait, ou qu'elle a voulu faire. Elle était composée d'hommes bien intentionnés, à idées libérales, parfaitement instruits, et cependant son administration n'eut pas une issue tout à fait heureuse ; tout le monde en convient, et sans doute l'ancien ministre des affaires étrangères de France, de Duc de Broglie.

Les nouveaux organisateurs méconnaissent l'esprit d'économie, la pensée d'épargne qu'aurait dû régir la nouvelle Monarchie, et le pays. Ils assujettirent à une foule de formes administratives et judiciaires une nation simple et jeune. Par la manière dont ils agirent envers les anciens militaires, ils ne tinrent pas assez compte des droits acquis ; le brigandage prit naissance, et amena à sa suite le triste remède des Cours Martiales. Ils conféraient des droits sans avoir créé d'avance des facultés pour les exercer. Ils croyaient faire acte d'un prodigieux dévouement envers la Couronne, en gardant pour l'État les biens nationaux. La Régence était enflammée du désir de faire des actes de vigueur, de fonder l'autorité : rien de mieux, rien de plus honorable, mais peut-on se méprendre sur la valeur de son oeuvre ? Qu'on y songe bien ! Elle ne connaissait pas le personnel de la Nation, elle venait en Grèce le lendemain de vicissitudes désastreuses, et de rivalités sauvages, et elle ne consultait pas de ses yeux les signes, et l'état du Ciel. Puisse son souvenir rester dans l'histoire comme le phare sauveur de tout Législateur qui saisirait le gouvernail avant d'avoir bien approfondi les conditions du pays ! Eclairé par cette lumière, le législateur peut éviter bien des écueils. La vérité d'ailleurs ne fera jamais de tort à personne, car enfin, toute croix ne déshonore pas, ni des coups de poignard blessent les consciences justes. J'ai la conviction que tout le monde applaudira à l'impartialité de mon récit, excepté, peut être, deux membres de la Régence, attendu la roideur de leur caractère, et le peu de connaissance qu'ils avaient du pays, comparativement à celle de leurs collègues, hommes d'ailleurs fort respectables, et membres les plus influents du gouvernement d'alors, l'un d'eux ayant le département de la justice, l'autre celui de l'intérieur.

On peut très bien s'expliquer le rôle de la Régence par ces mots, que le sage Athénien adressait à son ami Criton. Mon ami, ta sollicitude est la bien venue, si elle s'accorde avec la vérité, autrement plus elle est vive et plus elle est fâcheuse, plus de mal nous adviendra. Si cette explication n'est pas applicable à tous les actes de la Régence (ce serait injuste de lui contester ses bienfaits dans l'ordre judiciaire, et administratif), elle est de rigueur dans le procès,

que la Régence instruisit contre le vieux Colocotroni et son coaccusé Plapouta. Je ne déroulerai pas les chefs d'accusation contenus dans ce procès. Les deux Capitaines étaient accusés d'organiser la guerre civile et le renversement de la nouvelle monarchie. Il faut bien le dire, la sollicitude de la Régence n'eut d'autre digne, que le Président et l'un des juges de la Cour Criminelle, qui par bonheur se refusèrent à condamner les deux accusés ; et ce Président, et ce juge n'eurent jamais d'autre appui, que les principes sur la doctrine des preuves par Mr de Broglie, publiés à la suite de l'ouvrage de Bentham sur le même sujet. Le noble Académicien dans son discours a dit fort bien qu'on peut tout exagérer. Si partant de cette maxime on voulait contester le succès attribué par moi à la note communiquée je n'ai garde de m'en défendre, mais mon exagération, si exagération il y a, n'a rien de répréhensible, puisqu'elle repose sur le fond d'une vérité irrécusable.

Le procès devant justice dura, si je ne me trompe, un mois et demi, les débats révélèrent, non pas la culpabilité des accusés, mais l'état malheureux des temps. La note communiquée fut l'idée fixe, disons mieux, l'étoile polaire du Président et du juge, et ils repoussèrent de toutes leurs forces la condamnation à mort des deux accusés. Dirais-je que les deux juges furent traînés de la chambre du Conseil à l'Auditoire, foulés aux pieds par les gendarmes, qu'une fois sur leurs sièges, des épées nues menacèrent leurs têtes ? Avouons-le, c'est de l'histoire ancienne, les deux juges et la Régence firent de leur mieux, conspirèrent ensemble à donner du scandale, mais ce scandale a été le bien venu et fit l'honneur du pays, il sauva la vie de deux innocents ; car, en vérité ! c'était trop, dans l'espace de trois ans non accomplis, que cette épouvantable trilogie, l'incendie de la flotte, le meurtre du Président, et la décapitation du vieux Colocotroni et de Plapouta, chef intègre, et distingué de la guerre nationale. Le scandale en effet provoqua l'attention des ministres étrangers résidant à Nauplie, celle du jeune Roi, celle aussi de l'ancien philhellène Ed. Church. L'esprit de parti même s'en émut, la bonté de l'âme grecque reprit son ascendant, on comprit qu'on ne lavait plus son linge en famille, on s'était bercé de l'idée, que ses adversaires politiques en seraient quittes pour quelques mois d'emprisonnement, on comprit bientôt qu'on avait à compter avec des européens, avec des hommes de beaucoup de mérite, liges de la loi, mais dont l'ignorance et la science nous devenaient fatales. La sentence de mort ne fut pas exécutée, dépourvue aussi, comme elle était, de la signature du courageux Président et de celle du juge. La peine fut commuée en vingt ans d'emprisonnement. Ce fut alors, que le vieux Général dit, «Ce ne sera pas ma faute si je trompe mon Roi, car je ne vivrai pas si longtemps». Ce fut au contraire le gouvernement qui prit à tâche de tromper le prisonnier ; quelques mois après on le fit descendre de Palamidi à la satisfaction générale de ses amis, et de ses ennemis politiques d'autrefois ; il fut même aussitôt nommé à la place de conseiller d'Etat. Plapouta aussi fut délivré ; maintenant il est sénateur.

N'ai-je donc pas bien justifié ce que j'ai avancé du bon souvenir que l'on conserve des paroles du Duc de Broglie ? N'ai-je pas fait une opposition victorieuse à sa trop grande modestie ? Que Dieu me pardonne, mais s'il reste encore des personnes qui à cet égard ne soient pas complètement édifiées, je vais, pour les apaiser, susciter à Mr de Broglie un adversaire, dont l'opposition dépassera de beaucoup la mienne, et ce sera celui là même qui profita du bienfait de sa doctrine. Le Général fut bientôt élu membre d'une commission, qui devait pourvoir à l'établissement et à la fondation de l'Université ; il en fut, n'en déplaise à personne, un des membres les plus actifs. Deux édifices s'élevaient en même temps, le Palais du Roi et l'Université, des maisons particulières ne s'interposaient pas encore entre les deux bâtiments. Colocotroni aimait à se promener dans cet endroit là ; un soir il apostropha un des ces compagnons de promenade. «Mon ami, lui-dit-il, le quel des deux bâtiments préfères-tu ? Le Palais du roi, répondit l'autre. Tu te trompes, mon ami, l'Université est le sanctuaire de la science, c'est la science qui doit sauver et faire grandir notre nation. Songe encore que de ce sanctuaire peut aussi, avec le temps, sortir quelqu'un, qui, portant sur lui le trésor accumulé de la sagesse de ses devanciers, pourra être une lumière, non seulement pour nous, mais aussi

pour les Nations étrangères. Le court délai de la vie humaine est un obstacle, mais souvent cela peut bien arriver.» Le montagnard de Caritène, le compatriote de Polybe, en rendant cet hommage à la science pensait-il au Duc de Broglie ? Visait-il au service rendu à son innocence par un étranger, cosmopolite en vertu de son savoir ? Je l'ignore, mais le service constaté, et la réflexion du vieillard, détruisent de fond en comble la modestie du savant Académicien. Voilà le Duc français, pris sans y penser, dans les filets d'opposition du rusé hellène.

Je demande bien pardon à Mr. le Duc de Broglie si dans des choses si sérieuses, et à la gravité de son nom, j'ai mêlé un ton badin, je l'ai fait avec intention, et d'après nature; l'affaire Colocotroni se dévoila bientôt pour ce qu'elle était, la farce d'auteurs mal inspirés, d'ailleurs le temps affaiblit l'avertume du passé. Si toutefois j'ai manqué au noble Duc, s'il fallait, comme expiation, changer de ton, je le ferais bien volontiers, et j'ai la conviction que mes torts seront oubliés. Que dirais-je donc ? En réalité ce que j'ai envie de dire ne donnerait pas à Mr le Duc de Broglie le fauteuil à l'Académie française. Il servira seulement à nous faire appercevoir les hauteurs intellectuelles, les lieux saints, où se plaît son génie, et à nous faire comprendre l'ascendant jadis de son éloquence dans les assemblées, et la fleur morale qui nous charme dans tous ses écrits. Je dirais donc, en rendant hommage à l'élévation de ses principes, qu'en 1821 et dans les années suivantes, lui, avec d'illustres compagnons, était ardent à recueillir, à sauver du naufrage non pas des débris de fantaisie, mais de véritables débris, les débris de l'Hellenisme antique et du Christianisme oriental, les saintes reliques de ces grandeurs. Remercions la providence, de ce que, dans ces temps désastreux et de gloire immortelle, lorsque la nation des Hellènes avec de bien faibles moyens, tels que des navires marchands, et des populations timides, s'éprit du beau désir de s'élever à la hauteur de nation libre et policée, la bonté divine lui suscita des alliés, dont le renom, la gravité des mœurs et le haut talent pesèrent dans la balance de ses destinées autant et plus, que les plus beaux faits de ses enfants. Si, comme il plaît aux doctes de la chrétienté de l'affirmer, l'Eglise de J. Christ renferme le dépôt de sa sainte doctrine, est formée de l'élite des âmes des fidèles chrétiens qui sont morts, de ceux qui ont combattu pour la foi, ou qui enfin par la piété de leurs œuvres aident, veillent à la conservation du dépôt sacré, il n'y a pas à douter, que ceux dont les noms vont suivre, André, Broglie, Châteaubriand, Choiseul, Ternaux, Staël, Cottier, Laborde, Gérard, Dalberg, Dumas, Sebastiani, Delessert, Fitz James, Périer, Larochehoucauld-Liancourt, Didot, Harcourt, Mahul, Laffitte, Villevêque, Lameth, Lasteyrie, Eynard, Villemain, Sainte-Aulaire, il n'y a pas à douter, dis-je, que ces philanthropes-là n'aient déjà leurs places prises ou assignées dans l'éternelle Eglise. Les noms que je viens de citer sont les noms des anciens membres du comité philhellénique de Paris. Les ennemis du titre de philhellène, ses blasphémateurs s'il y en a eu, s'il y en a, ou s'il doit y en avoir, n'auront jamais d'accès dans cette Eglise. En rappelant, comme je fais, le philhellénisme de Mr le comte Sainte-Aulaire, j'ai la confiance d'avoir ajouté une ligne de plus au beau discours de Mr de Broglie sans avoir gâté la beauté de l'ensemble.

Suis-je en droit de relever d'autres titres méritoires du noble Duc dont je m'occupe ici ? Une pensée de Charles V m'y invite. Si l'on étudie, disait ce monarque, la langue d'une nation étrangère, on en prend aussi les qualités. Ne suis-je donc pas sous l'influence du génie français, génie sensible au malheur, ardent à couronner le mérite, en faisant ici mention du nom d'un illustre infortuné, de Pellégrino Rossi ? C'est à Monsieur de Broglie, que revient l'honneur d'avoir introduit cet éminent étranger au sein de l'Université française. N'eût-il, ce savant, d'autre mérite à mes yeux, et à ceux de mes compatriotes, que celui d'avoir été l'instituteur d'un élève que nous vîmes plus tard représentant de France en Grèce, qu'il en serait assez pour notre reconnaissance. J'en ai bon souvenir, le jeune étudiant prenait toujours sa place près du maître, l'haleine du professeur tombait avec la parole sur la tête chérie de l'élève. Mr Thouvenel, tel est le nom de l'élève, sera assez sincère ou assez fier pour avouer, qu'il est aussi redevable au savant légiste, des belles qualités, qui l'honorent dans sa carrière. Peut-on affectionner le souvenir de Mr. Thouvenel sans ressentir une grande

joie de le voir occuper une place, que lui auraient enviée Fox, Châteaubriand, et Cicéron? Les grandes pensées viennent du cœur, ces trois hommes en avaient beaucoup, et leur cœur était en harmonie avec un esprit enrichi de connaissances variées. De quoi s'agit-il en vérité aujourd'hui pour Mr Thouvenel, aussi bien que pour son vénérable confrère, qui porte un nom de famille si libéral? Il s'agit de remplir, d'escompter une dette d'honneur, de haute pitié, d'amener dans les voies voulues par la sagesse divine ces contrées merveilleuses de l'Orient, vers les quelles se tournaient si souvent les yeux attendris des hommes libres, dont j'ai énoncé ci-dessus les noms. Les deux ambassadeurs à Constantinople sont aussi pour le moment les plus dignes représentants du génie de l'Europe; ils sont trop clairvoyants, élevés, eux et leurs Augustes Souverains, dans les principes de justice chrétienne, pour se faire illusion sur la pensée de Dieu, et provoquer sa réprobation.

Ai-je achevé mon plaidoyer d'opposition contre le Duc de Broglie? Il en est grand temps, je crois. Il me reste toutefois encore une flèche dans mon carquois. Employons-là. Mais ici l'opposition va prendre des dimensions héroïques, car je n'aurai plus à faire avec Mr. de Broglie tout seul, mais aussi avec le victorieux Empereur des Français. Pour faire de l'opposition à des intelligences aussi élevées, faut-il me mettre à genoux? Je le veux bien, s'ils l'exigent. Que leur dirai-je donc? Un seul mot. Puissiez-vous vous entendre pour l'honneur de la France, et le bonheur peut-être du monde.

Je crains si peu que ces deux personnages historiques, puissants à différents titres, s'en prennent à moi chétif, que j'ai la certitude plutôt qu'ils avoueront, qu'en m'exerçant bien ou mal comme je fais dans la langue française, j'en ai pris l'esprit, le patriotisme de la nation, et Charles V est complètement justifié. Du reste personne ne peut contester à des étrangers le droit de s'enquérir de la France, de s'occuper avec souci de ses destinées, car on peut bien dire d'elle qu'elle est crucifiée dans le monde et le monde crucifié en elle, selon la formule de St. Paul. J'en donnerai une preuve sur mille. Sans l'ébranlement social de 1789, il n'y aurait pas eu de mouvement hellénique, ou du moins il n'aurait pas prospéré, et sans la révolution hellénique nous n'aurions pas aujourd'hui la déclaration des droits de par le Sultan, déclaration dont les plénipotentiaires du Congrès de Paris ont constaté la haute valeur, constaté naturellement en faveur des opprimés.

#### Notes

..... actions héroïques p. 218.

Je ne puis résister à l'envie de donner ici le tableau d'une scène de l'Iliade; elle n'eut pas lieu cependant du temps d'Agamemnon, Roi de Mycènes, mais en l'an de grâce 1827 en Elide. Elle est plus authentique que les scènes homériques, disons mieux, elle sanctionne la véracité des récits du chantre d'Achille. Je dois les détails de l'événement, d'ailleurs très connu en Grèce, à l'obligeance de Mr. Avgerinos député, qui a bien voulu me communiquer le manuscrit de son respectable père, où le fait est retracé avec la simplicité d'un témoin sur les lieux. En parcourant le manuscrit, le souvenir du commencement de la seizième rhapsodie, du héros Patrocle devant Achille, se présenta tout naturellement à mon esprit; même amour fraternel pour des concitoyens malheureux chez le guerrier moderne, que chez le guerrier antique, et même fin tragique; je traduis :

Ibrahim venait d'envahir la province de l'Elide, elle était sans défense, on ne s'attendait pas à cette attaque. Les hommes valides étaient partis avec Chrysanthos Sissinis pour délivrer Athènes, assiégée par Kiotaya. Les Arabes, dans la première surprise des habitants, tuèrent du monde, ou firent des esclaves, on se sauvait dans les montagnes et dans un ancien château appelé Clumuzi. L'armée ennemie arriva au village Bartholomio au pied de Clumuzi, douze des habitants s'enfermèrent dans une maison du village, s'y barricadèrent, et résistèrent à l'ennemi. Un d'eux put s'échapper, il courut porter à Clumuzi la nouvelle du danger au quel étaient exposés les assiégés; on se désolait à cette nouvelle, quand G. Verras, homme vaillant du village, parla ainsi à ses compatriotes : « Nos frères combattent à Bartholomio, et se font tuer, et nous nous tenons ici enfermés dans cette enceinte, comme des femmes craintives. Je vais les délivrer ou du moins périr avec eux. Si il y a parmi vous des hommes, s'il y en a qui aiment leur pays, qu'ils me suivent. A sa voix 145 se choisissent et le suivent. Ils marchaient vers le village, ils n'en étaient plus éloignés que de dix minutes, lorsque les Turcs les aperçoivent : fantassins et cavaliers fondent sur eux. Les Grecs se placent dans les sinuosités des vignobles et se battaient en gens résolus. Verras et ses compagnons faisaient beau-

coup de mal à l'ennemi, mais une forte pluie survient, qui rend leurs fusils inutilisables dans leurs mains, ils continuent toutefois à combattre en faisant usage de leurs épées et de leurs yatagans, mais débordés enfin par la cavalerie tous périssent. Tandis qu'on se battait dans les vignes, ceux qui étaient enfermés dans la maison purent s'évader.

Verras n'a laissé qu'une fille unique, dont apparemment le gouvernement Héliénique a remplacé le père :— Ajoutons à cette scène antique les deux anecdotes suivantes.

C'était dans la deuxième année du soulèvement national : Un prêtre, avait refusé ou ajourné de donner la communion à un des vaillants soldats de la révolution. Le prêtre avait des scrupules, vu le sang répandu par l'homme de guerre. Celui-ci s'en plaignit à l'évêque d'Hélos. Viens à la messe, lui dit l'évêque, dimanche prochain; le soldat ne fit pas défaut. À l'heure de la communion l'évêque l'appelle, et lui dit, Prends ce calice, communique-toi toi-même, tu es plus digne que moi, ou le prêtre qui t'a refusé la communion, de l'administrer le sacrement.

Il est hors de doute que le saint évêque aurait agi de même envers tous les marins qui combattirent à Navarin. Mr l'amiral Poüel Villamez est du nombre.

Voici un autre fait arrivé dans la petite île de Calaurio. Un voyageur Anglais la visitait, et préoccupé du souvenir de l'orateur Athénien, dont le tombeau existait dans cette île selon Pausanias, il dit à un pâtre qui gardait son troupeau près de lui. Si tu savais, bon pâtre, quel grand homme dort ici ! Non, il ne dort pas, répartit le pâtre, il est absent, en voyage. Où donc? — En Europe, chez vous, et de jour en jour nous sommes dans l'attente de son retour.

.... peut bien arriver p. 222.

On n'a qu'à consulter pour la fidélité de la traduction les propres mots du Général, consignés dans un manuscrit de son aide de camp, manuscrit dont Mr. Nicolaidés Philadelphien est en possession. En le parcourant on comprend, que le vieillard n'abdiquait pas son sentiment monarchique si vivace chez tous les habitants de la Grèce, mais il prit cette tournure là pour mieux rehausser la science. Il ne pouvait pas échapper à sa perspicacité naturelle, qu'une Université à Athènes n'était guère possible sans la constitution du Royaume Grec. Un auteur contemporain, Mr. Laurent, se plaît à reconnaître, d'après Platon, que le génie de la race grecque est un génie avide de science. Le digne professeur de Gand sera agréablement surpris de voir, dans la naïveté d'un homme illettré de nos jours, mises à découvert, les couches primitives de la race Hellène.

.... couronner le mérite p. 224.

Il est à remarquer, que le peuple français, fut le premier des peuples modernes qui traduisit, ou du moins qui mit en vogue, les vies des hommes illustres de Plutarque, en perpétuant ainsi dans un monde naissant l'éclat de leur immortalité.

.... sa place p. 224.

C'était la place au dessous de la chaire du professeur.

.... dette d'honneur p. 225.

Fox, l'orateur de l'Angleterre, était débiteur d'une somme considérable, son créancier ayant appris, qu'il se trouvait en argent, accourut chez lui avec son billet pour se faire payer. Impossible, monsieur, répondit Fox, je dois d'abord acquitter mes dettes d'honneur. Le créancier, honnête capitaliste, se récrie. Donnez moi mon billet, lui dit Fox. Le capitaliste le lui remet; Fox le déchire et le jette au feu; puis, ayant joui un moment de la stupéfaction du capitaliste, il lui dit : maintenant, monsieur, ma dette envers vous est une dette d'honneur, et il le paye. — Les Souverains ne se sont pas engagés par une convention particulière à faire jouir des droits civils et politiques les chrétiens de l'Orient; tant mieux, c'est une dette d'honneur. Ils en ont fait l'objet de discussions animées dans le Congrès de Vienne et de Paris.

.... formule de St Paul p. 226.

Mihi mundus crucifixus est et ego mundo. (Ad. Galat.) Napoléon I a dit que la France est le Christ des nations.

1 Juin 1856. S.N.

T.

## 8. LE TIMES ET LES IONIENS \* (1857)

Dans une réponse du «Times» à une lettre d'un de nos concitoyens établis en Angleterre, M. Mantzavino, relative aux affaires grecques, le journal anglais fait une sortie contre les Ioniens dans des termes qu'il serait impossible de rendre plus blessants et plus humiliants. Nous comprenons très-bien la fierté nationale d'un citoyen de la Grande-Bretagne, mais nous n'avons jamais pu nous rendre compte de cet amour-propre exagéré qui porte les Anglais à gâter partout leur influence par un langage, dont le plus grand tort est d'être parfaitement impolitique. L'Angleterre qui compte parmi ses ennemis tous ceux qui envient sa puissance, tous ceux qu'offusquent ses institutions libres, tous ceux qu'irritent ses moeurs aristocratiques, c'est-à-dire à peu près tout le monde, devrait, ce nous semble, éviter soigneusement de blesser de propos délibéré, le petit nombre d'hommes sincèrement libéraux qui, dans tous les pays civilisés, sont animés d'une sérieuse sympathie pour tout ce qu'il y a en elle de noble et de grand. L'Angleterre ne saurait désirer la perspective de rester sans aucune sympathie sur le globe, car quelle que puisse être la puissance matérielle d'un État, elle ne suffit pas à elle seule, à notre époque, pour maintenir son influence. Or, il est singulier qu'un peuple aussi perspicace que les Anglais, surtout en ce qui concerne ses intérêts, ne puisse s'apercevoir combien les écarts de sa presse lui ont aliéné de coeurs, et ont servi les intérêts de ses ennemis. Ainsi, la façon singulièrement inconvenante avec laquelle le Times s'exprime sur les Ioniens, qu'il place au dernier degré de l'échelle humaine, a blessé les fibres les plus délicates de tous les coeurs grecs, et désappointé ceux qui professent pour l'Angleterre une sympathie fondée sur une juste appréciation de ses avantages moraux et politiques.

Dans sa sortie contre les Ioniens, le Times commence par insinuer que ceux-ci ne sont pas des Grecs. Sur quoi se fonde-t-il pour leur dénier cette qualité? Il ne daigne pas le dire, mais il est évident qu'il croit faire là quelque fine allusion archéologique. Un journal de Corfou suppose que le Times veut parler de certaines études ethnologiques, qui établissent, nous ne savons comment, que les Corfiotes sont un mélange d'Albanais et de Vénitiens. Cette façon de contester la nationalité du peuple grec, inaugurée par le trop célèbre Falmerayer, nous a toujours paru bien puérile, la question n'étant pas, en politique, de savoir de quels éléments s'est composé un peuple, mais ce qu'il est dans le présent. Que des savants allemands croient avoir prouvé quelque chose, en démontrant que les Grecs ont du sang slave dans les veines, cela se conçoit. Les Allemands en général, et leurs savants en particulier, ne sont précisément pas les hommes les plus pratiques de la terre; mais c'est précisément de quoi se piquent les Anglais, aussi avons-nous été surpris qu'un des principaux organes de la presse anglaise, ne fut pas au-dessus d'aussi innocentes naïvetés archéologiques. Les Ioniens, y compris les Corfiotes, parlent le grec, professent la religion grecque, et se croient en tout solidaires avec la grande famille grecque. Dès-lors, en admettant même que les archéologues du Times aient raison, qu'est-ce que cela prouverait, si non la supériorité de cette nationalité hellénique, qui de temps immémorial a absorbé tout ce qu'elle a touché? Que dirait le Times du bon sens de celui qui contesterait aux Anglais leur nationalité, en se fondant sur ce qu'ils sont un composé de Bretons, de Saxons, d'Angles, de Danois, de Normands, et de je ne sais combien de races encore? Les Grecs modernes pourront bien se consoler de toutes ces théories qui sont faites sur leur origine, en songeant que leurs ancêtres surent être d'admirables grecs, tout en étant incontestablement un composé de diverses races asiatiques. Au lieu de songer à contester aussi puérilement aux Ioniens leur nationalité grecque, le Times eût mieux fait d'ouvrir les yeux sur un fait dont aucun mauvais vouloir ne peut méconnaître la signification. Nous voulons parler de la déclaration solennelle faite pendant la session du neuvième parlement ionien, pour demander l'union politique avec la Grèce, déclaration qui suffirait à elle

\* Πρωτοδημοσιεύτηκε από τον Γεώργιο Τερτσέτη στο γαλλόφωνο περιοδικό της Αθήνας «Le Spectateur de l'Orient», Liv. 81. (26 Decem. 1856) 7 Janv. 1857, pp. 285 - 295.

seule aux Ioniens comme titre à la nationalité grecque, quand même ils n'auraient pas prodigué leur sang et leurs fortunes pendant notre lutte nationale de 1821.

Injurier les Ioniens, en déclarant leur parenté avec les Grecs un objet de honte pour ces derniers, il n'en coûte au Times que deux lignes; deux lignes qui, à la vérité, feront à son pays plus d'ennemis parmi les Ioniens que n'en pourraient jamais faire tous les agents de la politique la plus hostile à l'Angleterre. Sur quelles raisons se fonde d'ailleurs une injure aussi sanglante? Sur certaines accusations qui, même en les supposant parfaitement justes, n'autoriseraient certainement pas une aussi cruelle insulte. Mais examinons la valeur des récriminations du Times.

Les Ioniens, dit le journal anglais, sont un peuple peu propre aux institutions libérales, et en général aux institutions qui ne sont pas exercées pour eux par une race plus habile et plus intelligente. Ils ont abusé des institutions constitutionnelles (!) Nous ne pensons pas que le Times lui-même se prenait au sérieux en écrivant ces phrases si complètement vides de sens. Quand donc les Ioniens ont-ils eu l'occasion d'avoir des institutions libérales et constitutionnelles? On sait comment fut faite la constitution ionienne; et les trois Ioniens qui volèrent contre cette constitution furent qualifiés par le haut-commissaire Maitland, dans une proclamation publique, de *inetti e corotti*. En 1839, il fut demandé par une pétition, signée par des milliers d'Ioniens, une révision de cette constitution. La pétition ne fut pas accueillie. Comment les Ioniens ont-ils donc pu abuser des institutions qu'ils n'ont jamais possédées? Depuis le jour où le protectorat anglais a été inauguré aux îles Ioniennes, toute l'autorité a résidé, sans réserve, entre les mains des Lords haut-commissaires, qui ne respectèrent pas même l'indépendance des tribunaux civils. Lord Seaton fut le seul représentant de la souveraineté anglaise aux îles Ioniennes qui eut quelques idées sincères d'amélioration. Mais il ne resta pas longtemps à son poste, et les libertés qu'il octroya ne furent que fictivement appliquées par ses successeurs. Le Times entendrait-il par hasard parler du neuvième parlement ionien, et des indignes intrigues, à l'aide desquelles avortèrent alors presque toutes les réformes salutaires dont les patriotes sages espéraient doter leur pays? Le journal anglais ferait mieux de ne pas évoquer ces souvenirs. Une nation puissante et libre, une nation qui compte des siècles d'éducation publique, présente un mirage de liberté civique à un malheureux et faible peuple placé sous son égide; l'homme qui représente la souveraineté de ce grand peuple, au lieu de venir en aide à ce premier essai constitutionnel, profite avec habileté des fautes et des faiblesses des uns, des exagérations des autres, de l'inexpérience de tous, pour faire avorter cet essai. Voilà la douloureuse, mais trop véridique histoire d'un fait dont le Times semble tirer une toute autre conséquence que celle qui en découle naturellement, et qui prouverait bien plus l'absence d'humanité dans la politique coloniale de l'Angleterre, que la prétendue incapacité des Ioniens à se gouverner par des institutions libérales. Quant à la liberté de la presse, elle est aussi une cruelle dérision. Aux îles Ioniennes on est libre d'écrire ce qu'on veut, quitte à recevoir la visite de la haute police, qui a le droit d'emprisonner à perpétuité, sans avoir même besoin d'expliquer les motifs de ces rigueurs.

On ne peut nier que la presse ionienne ne se soit parfois laissé aller à des écarts fâcheux; mais le gouvernement anglo-ionien avait en son pouvoir tous les moyens légaux pour prévenir et réprimer de pareils écarts, et il ne l'a pas fait. Au contraire, il a toléré, sinon encouragé, ces excès déplorables. Cette tolérance rejette sur le gouvernement seul toute la responsabilité des écarts dont la presse s'est parfois rendue coupable aux îles-Ioniennes, où ceux qui y étaient intéressés ont pensé avec raison, que la licence était la meilleure arme qu'on pût employer contre la presse libre. Mais si la licence est une arme, elle n'est jamais un argument contre la liberté, surtout quand on dispose de tous les moyens pour la prévenir.

Le Times fait mention ensuite des basses classes des habitants de la Méditerranée, pour nous dire que l'union des îles Ioniennes avec la Grèce une fois accomplie, on se trouverait fort embarrassé en Grèce de la présence d'un certain nombre d'Ioniens de cette classe. Malgré toute notre bonne volonté, il nous a été impossible de découvrir un sens dans cette phrase. D'abord,

il nous semble, qu'en songeant aux basses classes de son pays, le Times devrait être un peu plus indulgent. Puis, de quelles basses classes veut-il parler? Tout le monde connaît les habitudes d'ordre, de travail, d'économie et de sobriété qui distinguent les classes laborieuses chez les Ioniens, comme chez tous les Grecs en général. A Céphalonie, l'amour du travail des habitants est parvenu à utiliser pour l'agriculture jusqu'aux rochers, où l'on a transporté de la terre végétale pour planter le raisin de Corinthe. Si le Times veut parler des quelques centaines de misérables mallais et pouillais qui se trouvent sur les quais de Corfou, nous lui rappellerons qu'il a tort de les confondre avec les Grecs, qui les repoussent, et d'oublier que ce sont justement les Anglais qui les y maintiennent pour les employer de préférence aux Grecs dans tous les services et jusque sur les bateaux à vapeur Ioniens, entretenus aux frais du pauvre peuple. Pendant notre séjour à Corfou, qui est bien réellement l'île enchantée des chants d'Homère, nous eûmes le désagrément de voir quelques ivres morts qui contrastaient horriblement avec les idées harmonieuses qu'inspirent les paysages sublimes de l'île homérique; ces ivres-morts n'étaient pas des Grecs, mais des soldats anglais. Nous donnerons encore au Times un renseignement qu'il semble ignorer, c'est que plus de trois mille Ioniens travaillent dans le Péloponnèse, au grand profit de la culture du raisin de Corinthe. Les péloponnésiens et les autorités locales n'ont toujours eu qu'à se louer de la conduite de leurs pauvres et dignes frères. Le Times peut donc être parfaitement rassuré sur ce sujet.

Nous aurions partagé l'espoir du Times de voir les Ioniens faire, sous le protectorat anglais, des progrès dans l'éducation morale et politique, si les Anglais, si admirables dans l'exercice de leurs institutions libres, s'intéressaient sérieusement à leurs protégés, au lieu de faire tout leur possible pour les dégrader... Le monde civilisé du dix-neuvième siècle pourrait-il croire, par exemple, que le gouvernement éclairé et libéral de l'Angleterre, a constamment opposé un veto absolu et inflexible à tout essai d'organisation de l'Instruction publique aux îles Ioniennes? C'est pourtant un fait. Grâce à la puissante influence de Lord Guilford, le plus grand philhellène qui fût jamais, l'Université de Corfou a pu être instituée, il y a de cela une quarantaine d'années, sur un pied respectable; les cours se faisaient en grec; les étudiants y affluaient en masse, et si cette impulsion avait été suivie jusqu'à présent, les résultats en eussent été immenses. Mais le gouvernement anglais en jugea tout autrement. Après la mort de Lord Guilford, les sommes considérables qu'il avait léguées pour l'Instruction publique, furent restituées à sa famille, et peu à peu on défit ce qui avait été fait sous l'égide du noble et puissant philhellène anglais. Aujourd'hui l'Université de Corfou n'existe plus que de nom, et, chose vraiment inouïe, toute trace d'Instruction primaire a disparu. Bien que cette indifférence systématique du gouvernement anglais à toute instruction nationale suffise pour démontrer les véritables dispositions du protectorat envers les Ioniens, nous rappellerons un autre fait plus significatif encore : la vive opposition du gouvernement anglais à l'introduction de la langue grecque comme langue officielle des États-Ioniens, introduction qui ne put être effectuée qu'en 1849, après mille difficultés.

En affirmant que les Ioniens sont bien gouvernés par la Grande-Bretagne, le Times amoindrit le rôle de la nation anglaise. Dire à la louange de l'Angleterre que depuis l'installation du protectorat anglais aux îles Ioniennes, ces îles ont été couvertes de routes admirables qui les traversent en tous sens, et ont su faire régner chez elles une sécurité absolue, inconnue dans tout le midi de l'Europe, et encore plus dans tout l'Orient, ce n'est pas faire une louange digne de la nation anglaise, une des deux ou trois nations de l'Europe moderne dont les gouvernements représentent quelque chose de plus qu'une machine administrative plus ou moins bonne, plus ou moins bien adaptée à des esclaves. Certes, de la part de certains gouvernements qui n'offrent à leurs sujets en échange de leur liberté, qu'une bonne police, les Ioniens n'avaient rien à attendre, si non la sécurité dont ils jouissent; mais de la part des Anglais, ils étaient en droit d'attendre quelque chose de plus.

Mais le reproche le plus sévère qu'on doive adresser au protectorat anglais, c'est l'attitude des Lords haut-commissaires dans toutes les occasions où les intérêts les plus précieux, les

sentiments les plus sacrés des Grecs étaient en jeu. Ainsi, que doivent penser les Ioniens de la conduite de Maitland pendant les premières années de la révolution grecque de 1821 ? Maitland ouvrait les ports des îles-Ioniennes à la flotte turque fuyant devant celle de l'amiral Miaoulis, et il prétendait encore nous empêcher de naviguer sur la mer Ionienne ! Ses violences pour comprimer l'élan des Ioniens envers leurs frères qui soutenaient une lutte suprême, ne connurent point de bornes. Le Times conviendra qu'une telle politique combinée avec l'absolutisme des Lords haut-commissaires dans le gouvernement intérieur des îles, et leur aversion pour l'instruction nationale, devaient avoir pour résultat inévitable de faire perdre aux Anglais toute influence morale sur une population grecque.

Pour notre part, nous déplorons d'autant plus cette politique et ses conséquences, que nous éprouvons pour les Anglais une vive et profonde sympathie, fondée sur l'admiration que nous inspirent la grandeur de leur vie publique, et le charme irrésistible de leurs nobles vertus privées. En égard aux nombreux et injustifiables froissements d'amour-propre que ce pays eût à subir de la part de la Grande-Bretagne, l'aveu d'une sympathie n'est pas chez nous une recommandation de patriotisme. Ceux pourtant qui comme nous ont connu les parties intimes du vrai caractère anglais, et éprouvé les séductions de l'amitié anglaise, ceux-là nous comprendront et nous approuveront. Nous savons bien que nous n'avons pas à apprendre aux hommes d'Etat de l'Angleterre les intérêts de leur grand pays; néanmoins, en jugeant la question à notre point de vue, comme c'est notre droit, nous avancerons que l'Angleterre gagnerait assurément aux îles Ioniennes et en Grèce bien plus d'influence, en suivant une politique toute différente de celle qu'elle suit. L'existence de la nation grecque est un fait qu'il faut accepter. En supposant même, ce que nous ne voulons pas admettre, que la grande et puissante Angleterre vit d'un oeil jaloux le développement en Orient d'une nation maritime, commerçante et intelligente, nous pensons qu'il est plus pratique de s'attacher un élément qu'on ne peut écarter que de se le rendre hostile. Nier l'importance de la race grecque dans la solution de cette question d'Orient, où se trouvent engagés les intérêts les plus chers de l'Angleterre, c'est vouloir se tromper à plaisir, et nous hésitons à croire que la perspicacité des hommes d'Etat Anglais soit en défaut sur ce sujet. Dès-lors, la politique anglaise devient pour nous une énigme inexplicable, car il est très-sûr que tous les procédés lâcheux de l'Angleterre envers la race grecque, depuis la vente de Parga jusqu'à l'occupation du Pirée, n'ont pas ajouté un iota à sa puissance matérielle, tandis qu'ils ont considérablement affaibli sa puissance morale parmi nous. Ajoutons bien vite que les noms de Byron, de Guilford, de Canning, de Codrington et de bien d'autres philhellènes anglais moins illustres que les précédents, sont toujours un talisman pour l'influence anglaise en Grèce. Plût au ciel que les larges conceptions de ces grands citoyens de l'Angleterre ne soient pas perdues pour ses hommes d'Etats; car c'est dans ces conceptions seules qu'ils trouveraient le cadre d'une politique vraiment digne de la nation la plus grande et la plus libre de la terre.

G.T.

## 9. LE COMTE DIONISIO SOLOMO\*

(1857)

Coulez mes pleurs.  
Eschyle, *Perses*.

La grande patrie hellénique porte aujourd'hui le deuil d'un de ses plus illustres fils, le comte Dionisio Solomo, le chantre de l'hellénisme renaissant de ses cendres et des os sacrés de ses ancêtres, pour nous servir de l'imposante image par laquelle le poète débute dans son hymne sublime à la liberté grecque :

\* Προποδημοσιεύθηκε από τον Γεώργιο Τερτσέτη στο γαλλόφωνο αθηναϊκό περιοδικό «Le Spectateur de l'Orient», Livr. 86, 10/22 Mars, 1857, pp. 61-63. Μετάφραση του γαλλικού κειμένου άρθρου του Τερτσέτη δημοσιεύθηκε στο περιοδικό μας «Επτανησιακή Φύλλα», Αθήνα, Δεκέμβριος 1957, τόμος τρίτος, άρ. φύλλ. 5, σ.σ. 90-92

«Sortie des os sacrés des hellènes, et puissante comme aux temps antiques, salut, o liberté, salut !»

Solomo a succombé à Corfou le 9/21 février. Sa mort a causé à la nation grecque une de ces douleurs profondément senties, une de ces douleurs mêlées d'enthousiasme et d'amour, comme elle n'en avait plus sentie depuis le jour où le chanteur de Childe-Harold, du Giaour et du Corsaire avait expiré dans ses bras à Missolonghi. On s'est rappelé ce jour néfaste, où une phrase funèbre : le grand homme est mort ! parcourant les remparts criblés de la ville héroïque, brisait le cœur des héros que nul danger, nulle épreuve n'avaient jamais vu faiblir. On s'est rappelé les jours des grandes infortunes et des nobles douleurs, et on a versé des larmes sur le poète et sur les martyrs qu'il chanta !

A la nouvelle de la mort du comte Solomo, la chambre ionienne suspendit sa séance : la clôture du théâtre fût ordonnée aussitôt. Les funérailles eurent lieu le lendemain 10/22 février ; le cortège funèbre marcha, musique en tête, jusqu'à la dernière demeure entre deux haies compactes et non interrompues de peuple ; les autorités rendirent à l'illustre défunt des honneurs exceptionnels. Cinq oraisons furent prononcées à l'église, et une sur la tombe. En Grèce, et chez les grecs de la Turquie, la mort du comte Solomo a été ressentie autant qu'aux Iles-Ioniennes ; car les joies et les douleurs sont communes entre les grecs politiquement divisés, mais étroitement unis de cœur et d'esprit. Le gouvernement grec, partageant les regrets de la nation, a ordonné au consul-général grec à Corfou de porter aux parents du défunt les condoléances solennelles de la Grèce.

Le comte Dionisio Solomo naquit à Zante en 1798 d'une famille distinguée et riche. Suivant l'usage en ce temps de la jeunesse aristocratique des Iles-Ioniennes, Solomo fit ses études en Italie, à l'université de Pavie. Il suivit les cours du droit, mais s'appliqua surtout ardemment à l'étude de la littérature classique de l'antiquité et de la littérature italienne. La littérature grecque, ce modèle inimitable mais indispensable de l'éducation littéraire de toutes les nations civilisées, fixa particulièrement son attention dès sa première jeunesse. Dès cette époque il cultiva la poésie avec amour. Quelques unes de ses premières compositions lyriques révèlent déjà un talent remarquable ; mais probablement il serait resté comme tant d'autres à ces essais juvenils, produits d'une imagination bouillante et d'un cœur passionné, si un grand événement, le plus fécond en avenir de tous les événements de ce siècle extraordinaire, n'était venu allumer soudainement le flambeau du véritable génie du poète. A peine le comte Solomo fut-il de retour de l'Italie dans son île natale, qu'éclata la révolution grecque. La génération passée se rappella encore l'immense retentissement qu'eut alors en Europe cet étonnant événement, et l'enthousiasme délirant qui s'était emparé alors de toutes les imaginations, même des plus lourdes et des plus froides. Ce fut en 1823, au milieu de cette effervescence générale, que le comte Solomo écrivit son hymne à la liberté, qui devint le chant populaire, le chant national par excellence des grecs modernes, qui aiment toujours à chanter leurs gloires nationales comme aux temps d'Homère. Jamais depuis Tyrtée les échos des antiques montagnes de la Grèce n'avaient répété des chants pareils.

L'hymne à la liberté est un petit poème composé de cent-cinquante-huit strophes de quatre vers chacune. Le poète personnifie la liberté grecque ressuscitée, et la représente se promenant à Tripolitza, à Corinthe, à Missolonghi, animant les Grecs, dont il décrit les triomphes. Ce poème a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, où il est considéré comme un des plus beaux morceaux lyriques qui aient jamais été écrits<sup>1</sup>. Cette pièce est du reste le chef-d'œuvre du comte Solomo. Comme toutes les véritables poésies nationales, cette ode paraît moins l'œuvre d'un homme que l'œuvre de toute une nation. La majesté et la simplicité

(1) Voici ce qu'en dit un critique italien. «Telle est la concision du vers et l'éclat des images, qu'aucune traduction ne peut rendre le texte grec plein de beautés telles, que peu de chants lyriques de notre siècle en quelque langue que ce soit, peuvent lui être comparés.» (Le Isolo Ionie à la Grecia, di Francesco Casani, 1847).

des images et du style, et l'élevation des pensées et des sentiments, sont les qualités saillantes de cet hymne, qui est mis en musique et chanté par le peuple, comme jadis il chantait l'Iliade sur les mêmes lieux.

Comme tous les poètes de premier ordre, le comte Solomo se distinguait par plus d'une originalité. Il était mélancolique, et vivait très retiré. Non seulement il ne tirait pas la moindre vanité de son talent, mais il était même très impatienté du bruit que faisaient ses poésies. Aussi, chose inouïe et inexplicable chez tout autre que chez un poète, les brillants succès qu'il avait obtenus, lui firent prendre la détermination de ne rien livrer à la publicité de son vivant, détermination à laquelle il a malheureusement bien rarement dérogé, malgré les supplications de ses amis. C'est à cause de fâcheux caprice que nous ne possédons encore qu'un bien petit nombre des poésies du comte Solomo. Du reste ses manuscrits ne tarderont pas à être publiés, et nous pourrons bientôt apprécier le poète sous toutes les phases de son rare génie. Au nombre des poésies publiées de son vivant, on admire surtout le fragment d'un poème intitulé Lambros. Lambros paraît être un poème-roman dans le genre des poèmes-romans de lord Byron. Lady Douglass, épouse d'un lord haut-commissaire aux Iles-Ioniennes, avait obtenu, à genoux du poète, qu'il livrât à la publicité une des principales scènes de ce poème, la plus belle peut-être. Ce fragment suffirait à lui seul pour assurer au poète l'immortalité.

Le comte Solomo écrivit un grand nombre de chansons qui sont toutes populaires, et qui se distinguent par l'élégance du style et une harmonie exquise. La plus populaire de ces fleurs poétiques fut inspirée au poète par une catastrophe de famille qui se passa sous ses yeux. Le taciturne poète aimait d'une affection paternelle une jeune fille, belle et passionnée pour la poésie et pour le chant; il l'entendait avec bonheur réciter ou chanter ses vers. Aimée et trahie par un jeune peintre italien, la jeune fille s'empoisonna. Des insinuations calomnieuses attribuèrent le désespoir de la jeune vierge à des causes flétrissantes. C'est alors que pour venger l'honneur de la malheureuse victime, Solomo composa son admirable complainte, chantée sur un air mélancolique et pénétrant. Souvent le soir à Corfou la brise légère de la mer vint m'apporter cette chanson, qui me semblait comme une voix d'un autre monde, comme la voix plaintive de la douce et innocente vierge outragée, dont les premiers mots résonnent encore à mon oreille :

«Tu chantais toutes mes chansons; mais celle-là tu ne la chanteras plus; celle-là, tu ne l'entendras plus; hélas! la pierre de la tombe te recouvre!»

Ce dernier vers s'applique aujourd'hui au poète. Sa lyre céleste s'est échappé de ses mains glacées, et la froide pierre de la tombe le recouvre. Que les larmes d'une nation qui depuis Homère pleura tant de poètes nationaux, les plus grands poètes du monde, soient le tribut dû à son génie.

G.T.